



ISSN 1961-9472

ISSN en ligne 2257-8404

Regards orientalistes sur Constantinople : les marqueurs levantins

Philippe Barbé

Université de Marmara, Istanbul, Turquie

Pbarbe67@yahoo.com

Reçu le 08-05-2019 / Évalué le 10-07-2019 / Accepté le 17-09-2019

Résumé

Frontière entre l'Europe et l'Asie, Constantinople fut l'une des villes méditerranéennes les plus visitées par les écrivains-voyageurs du dix-neuvième siècle. L'objectif de cet essai est de montrer que la culture levantine, caractérisée par la multiplicité des costumes ainsi que le plurilinguisme, a permis à ces écrivains de se construire une image plurielle et parfois ambivalente de l'Orient.

Mots-clés : Orientalisme, Levant, Constantinople, littérature viatique, minorités religieuses, costumes

Konstantinopolis hakkında oryantalist görüşler: Levanten belirteçleri

Özet

Avrupa ve Asya arasında bir sınır olan Konstantinopolis (Istanbul), 19. yüzyılın gezgin yazarların en çok ziyaret ettiği Akdeniz şehirlerinden biriydi. Bu makalenin amacı, kostümlerin çokluğu ve çokdillilik ile nitelendirilen Levanten kültürünün, bu yazarların Doğu'nun çoğul ve bazen de kararsız bir imajını oluşturmalarına izin verdiğini göstermektir.

Anahtar Sözcükler : Oryantalizm, Levanten, Konstantinopolis (Istanbul), gezi yazısı, dini azınlıklar, kıyafetler

Orientalist views on Constantinople: the Levantine markers

Abstract

Border between Europe and Asia, Constantinople has been one the most visited Mediterranean cities by writers-travellers in the 19th century. The objective of this essay is to show that the Levantine culture, characterized both by its plurilinguism and the multiplicity of its costumes, allowed these writers to construct a plural and sometimes ambivalent image of the Orient.

Keywords: Orientalism, Levant, Constantinople, travelogue, religious minorities, costumes

Prolongeant le « Grand Tour » du Sud de la France et de l'Italie entrepris par une aristocratie désœuvrée dès la fin du dix-septième siècle, cette pulsion viatique s'est étendue tout au long du dix-neuvième siècle en direction du monde oriental et ottoman. Ce nouvel engouement de l'aristocratie mais aussi de la bourgeoisie naissante pour les voyages au long cours exprimait une volonté de partir à la rencontre de mondes radicalement différents. Le plus souvent désenchantés par le processus de modernisation et d'homogénéisation culturelle affligeant leurs sociétés européennes, ces nouveaux voyageurs partaient à la recherche d'une singularité ou encore, selon l'expression alors à la mode, d'une « couleur locale ». Cette quête du pittoresque - étymologiquement ce qui est suffisamment original pour justifier une peinture - poussa les écrivains-voyageurs à traquer une série d'images bigarrées pouvant charmer le regard de leurs lecteurs en quête d'un Orient féérique. Prenant place à bord du *Léonidas* en partance pour la capitale de l'Empire ottoman, Théophile Gautier comprend parfaitement que la légitimité de tout récit viatique sur l'Orient dépend de sa capacité à décrire le mystère d'un monde qui reste attrayant aux yeux des lecteurs en raison même de son étrangeté : « pour voyager dans un pays, il faut être étranger : la comparaison des différences produit les remarques » qui garantiront l'originalité littéraire du récit viatique (Gautier, 2008 : 26). Au crépuscule de sa vie, alors qu'il s'entretient avec son gendre Émile Bergerat, Gautier revient une dernière fois sur cette « inutilité de tailler sa plume » si l'écrivain ne peut qu'offrir à son lecteur ce qu'il connaît déjà. Gautier note en effet qu'il serait totalement inutile de noircir de longues pages pour « décrire la manière de mettre la cravate dans un pays où le monde la met comme toi » (Bergerat, 1879 : 128). Cela reviendrait à ennuyer et finalement perdre tout lecteur européen. Frontière entre l'Europe et l'Asie, Constantinople a tenu une place cardinale dans cette double quête de l'exotisme et de l'altérité qui nourrira toute la littérature viatique du dix-neuvième siècle. Que Constantinople fut une destination finale ou une étape obligée dans le cheminement vers la Terre sainte, c'est souvent en pénétrant dans cette ville qui fut la glorieuse Deuxième Rome que les écrivains-voyageurs ont découvert pour la première fois l'Orient mystérieux qui hantait leur imaginaire poétique. Une lecture approfondie de la littérature viatique du dix-neuvième siècle nous montre que, dès leur première rencontre avec cette mythique porte de l'Orient, les écrivains-voyageurs étaient tout particulièrement impressionnés, et parfois troublés, par l'ineffable beauté panoramique de ce grand port du Levant ainsi que par sa foisonnante diversité ethnique et confessionnelle qui contrastait radicalement avec l'homogénéité culturelle des grandes villes européennes.

Les marqueurs auditifs et visuels de l'exotisme oriental : le plurilinguisme et les costumes du Levant

C'est parfois dès leur périple en mer, c'est-à-dire bien avant qu'ils n'accostent dans la baie de Constantinople, que ces hommes de lettres ont ressenti la nature profondément cosmopolite du Levant en observant la foule bigarrée des passagers en route vers la capitale ottomane. Le plus souvent dotés d'une solide connaissance livresque et picturale puisée dans la vaste archive orientaliste, ces voyageurs-écrivains ont d'abord entretenu avec l'Orient *in situ* un rapport sensoriel d'ordre à la fois sonore et visuel. Cette importance accordée aux marqueurs visuels (les costumes) et auditifs (l'hétérogénéité des idiomes) propres à l'Orient levantin apparaît sous une forme embryonnaire dès 1811 avec la publication de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, ouvrage prototypique de François-René de Chateaubriand qui restera pendant un siècle l'ouvrage de référence pour tous les futurs récits viatiques en Orient. Ainsi, dès son entrée en Anatolie, Chateaubriand relève immédiatement dans le port de Smyrne la présence d'une « multitude de chapeaux » qui signale la nature cosmopolite de ce grand port levantin. Quelques pages plus loin, alors qu'il narre son arrivée à Constantinople et son débarquement dans le port de Galata, Chateaubriand reconnaît à nouveau la présence de cette mosaïque levantine prouvant ainsi au passage, même s'il ne l'admet pas explicitement, que la capitale de l'Empire ottoman est avant tout une cité multiculturelle où la communauté musulmane et les minorités judéo-chrétiennes semblent cohabiter dans une paix relative. Ainsi, il mentionne furtivement la présence d'une foule de porteurs, de marchands et de mariniers qui « annonçaient par la couleur diverse de leurs visages, par la différence de leurs langages, de leurs habits, de leurs robes, de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs turbans, qu'ils étaient venus de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie habiter cette frontière de deux mondes » (Chateaubriand, 1969 : 941). Mais le grand poète de Saint-Malo ne donnera pas plus d'information sur cette mosaïque levantine. Estimant que cette « multitude de chapeaux » donne à Smyrne « l'aspect d'une ville maritime d'Italie », Chateaubriand préfère ne pas perdre son temps à décrire cette « espèce d'Oasis civilisée au milieu des déserts et de la barbarie » qui ressemble beaucoup trop à une « autre Paris » pour justifier une longue description (Chateaubriand, 1969 : 923) : « Je n'avais donc rien à voir à Smyrne » (*ibid.*). En raison de sa profonde islamophobie et de son mépris à l'encontre de l'Empire ottoman, Chateaubriand recourra à la même ellipse dans les quelques paragraphes décrivant son arrivée et son séjour forcé à Constantinople. S'il n'avait rien à dire sur Smyrne en raison de sa trop forte européenité, il s'interdira à nouveau toute description de fond du cosmopolitisme levantin de Constantinople en raison de sa trop grande barbarie orientale. Il se contentera de simplement dire

que, « capitale des peuples barbares », Constantinople et son grand palais impérial de Topkapı ne sont rien d'autre que le « capitole de la servitude » (Chateaubriand, 1969 : 940) où un sultan sanguinaire « conserve soigneusement les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie » (Chateaubriand, 1969 : 942).

Pour le plus grand bonheur des lecteurs désireux de mieux découvrir les mystères de la capitale ottomane, les autres illustres écrivains-voyageurs du dix-neuvième siècle comme Alphonse de Lamartine, Gérard de Nerval ou encore Gautier ont eu l'heureuse idée d'abondamment décrire l'extraordinaire diversité humaine de cette antique cité. Comme nous allons maintenant le voir, ces récits viatiques accordent une place centrale à la description du cosmopolitisme levantin qui régnait alors dans l'Empire ottoman et tout particulièrement dans ses grandes citées portuaires. Autre voyageur aristocratique ayant exclusivement fréquenté la cour du Sultan ainsi que les grandes ambassades européennes, Lamartine n'a pas entretenu de rapport direct avec la population locale durant son séjour à Constantinople. Contrairement aux écrivains-voyageurs plus bohémiens comme Gautier et surtout Nerval qui choisiront quelques années plus tard d'éviter les cérémonies officielles pour flâner librement au hasard des rues labyrinthiques de cette vaste métropole, Lamartine n'a eu que très rarement l'occasion de voir, même de loin, la population locale. Si, contrairement à Chateaubriand, Lamartine reste un voyageur profondément islamophile qui n'a jamais manqué une occasion de faire l'éloge de ses hôtes ottomans et tout particulièrement du Sultan, il a cependant le plus grand mal à décrire avec précision le spectacle levantin qui semble juste effleurer son regard. En l'absence d'une connaissance pratique des langues parlées ainsi qu'un probable manque d'intérêt à entrer directement en contact avec les nombreuses communautés ethno-religieuses constituant le Levant ottoman, Lamartine semble ainsi condamné à décrire superficiellement, c'est-à-dire à la surface des choses, ce qu'il voit et entend à défaut de véritablement pouvoir le comprendre. Ce n'est que lors de ses rares promenades le long du Bosphore ou dans les environs verdoyants de sa résidence de Buyukdéré que Lamartine a pu noter, à distance, la présence d'une population bigarrée caractéristique de l'Orient levantin. Lors d'une sortie dans la « charmante petite plaine ombragée d'arbres » des eaux douces d'Asie, Lamartine remarque par exemple « la variété des couleurs des vêtements » qui « enchantent l'œil » (Lamartine, 2011 : 723). Cet enchantement du regard prend tout son sens lorsque Lamartine signale qu'« il y a plein d'Arméniennes ou de femmes juives » dont « l'étrange variété des coiffures et des costumes » donne à ce tableau toute sa beauté pittoresque (ibid.).

Cette difficulté à entrer en relation puis à décrire une société qui, par-delà ses élites occidentalisées, demeure irréductiblement exotique a été parfaitement

comprise par Gautier dans sa lettre de Constantinople envoyée le 24 juin 1852 à son ami Louis de Cormenin. Le grand poète gascon explique alors qu'il lui est impossible d'analyser en profondeur une ville où il ne connaît personne et dont la langue et les pratiques culturelles lui demeurent totalement étrangères. Après avoir platement informé son correspondant que « la ville est superbe », Gautier précise que Constantinople est avant tout « une décoration à regarder » (Gautier, 1991 : 68) : « quant aux habitants, une fois qu'on a vu leur costume, c'est fini. Ils parlent des argots impénétrables. Il n'y a donc que des observations visuelles à faire » (Gautier, 1991 : 69). Loin de se limiter à sa correspondance privée, cette difficulté à dépasser le seul stade de la description, que l'on pourrait définir comme une probité descriptive par défaut, se retrouve tout au long du récit viatique publié par Gautier : dès son arrivée pour une courte escale dans le port de La Valette sur l'île de Malte, il ne cache pas l'enchantement procuré par ce premier contact avec l'Orient. Il est tout d'abord surpris par la foule chamarrée de marins polyglottes qui se précipitent pour offrir leurs services aux voyageurs et transforment au passage le pont du *Léonidas* en une étourdissante Tour de Babel :

Le pont se couvre en une minute d'une foule de canailles variées, piaillant, criant, hurlant, jargonnant toutes sortes de langues et de dialectes ; on se croirait à Babel le jour de la dispersion des travailleurs. Avant de savoir à quelle nation vous appartenez, ces drôles de polyglottes essayent sur vous l'anglais, l'italien, le français, le grec, le turc même, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré un idiome dans lequel vous puissiez leur dire intelligemment : « Vous m'assommez ! Allez-vous-en à tous les diables ! » (Gautier, 2008 : 36).

Plus loin dans son récit, alors qu'il débarque à Constantinople, Gautier décrit à l'identique son entrée dans le port de Tophané : « comme à l'ordinaire, le pont du *Léonidas* fut couvert en un instant d'une foule polyglotte » (Gautier, 2008 : 102). Une nouvelle fois, Gautier se retrouve « assez embarrassé au milieu de ces charabias variés » (ibid.) : « c'est un ramage à n'y rien comprendre de turc, de grec, d'arménien, d'italien, de français et d'anglais » (ibid.). Une fois à quai, que ce soit à Smyrne ou à Constantinople, ce premier marqueur sonore est confirmé par une nouvelle impression d'ordre cette fois visuel. En contemplant l'étonnante variété des costumes nationaux, Gautier prend alors pleinement conscience qu'il se trouve bel et bien en Orient. Dès le franchissement de la porte Lascaris à La Valette (« Lascaris-gate... ce nom grec et ce mot anglais, soudés par un trait d'union, font bizarre »), Gautier est tout de suite frappé par la multitude des costumes harmonieusement colorés et par l'étourdissant « va et vient » d'une « foule bigarrée et cosmopolite ; des Tunisiens, des Arabes, des Grecs, des Turcs, des Smyrniotes, des Levantins de toutes les échelles dans leur costume national » (Gautier, 2008 : 41). Sa description la plus détaillée de l'arrivée dans le port de Constantinople est

un texte d'autant plus surprenant qu'il fut rédigé par Gautier six ans avant qu'il ne découvre pour la première fois Constantinople *in situ*. Dès 1846, Gautier avait en effet brillamment décrit ce « vrai bal travesti », cette « population fourmillante d'Arméniens, de Grecs, de Juifs, de Tartares, de Circassiens, de Turcs d'Europe et d'Asie, d'Albanais, d'Ioniens, de Persans et d'Arabes » ainsi que l'inquiétante « Babel d'idiomes » que tout voyageur allait découvrir « à peine débarqué à cette échelle de Top-Khané » (Gautier, 1880 : 222).

N'ayant que très rarement accès aux principaux lieux de la sphère privée que sont la maison ou, ultime fantasme, le harem, les écrivains-voyageurs vont puiser leur inspiration dans les scènes de rue qui s'offrent sans la moindre résistance à leur regard. Exhibant au quotidien le somptueux spectacle du cosmopolitisme levantin, ce grand théâtre à ciel ouvert de la rue est donc leur principal poste d'observation d'une cité qu'ils parcourent mais qui, malgré sa sourde rumeur polyglotte, demeure étrangement muette. C'est tout particulièrement lorsqu'ils contemplant les costumes aux formes et aux couleurs richement variées que les écrivains-voyageurs venant d'Europe parviennent à identifier l'origine tant ethnique que religieuse des passants qu'ils croisent sur leur chemin. Ainsi, Nerval remarque dès son arrivée à Constantinople que les femmes turques sont « plus sévèrement voilées dans Stamboul que dans Péra » et qu'il est possible de distinguer les Musulmanes des Arméniennes et des Grecques portant aussi le voile car ces dernières « enveloppent leurs traits d'une étoffe beaucoup plus légère » (Nerval, 1998 : 571). Lorsque les costumes ne permettent pas au regard européen de clairement identifier l'origine ethnique ou religieuse des habitants, l'écrivain-voyageur peut en dernier recours abaisser son regard sur la voirie et étudier leurs chaussures qui demeurent le marqueur identitaire le plus probant. Ainsi, dans sa quête permanente de couleur locale et de pittoresque, Gautier note au détour d'une phrase que les « bottes jaunes » sont souvent le seul signe permettant de distinguer les Turques des Arméniennes qui « imitent assez bien les allures [des femmes turques] pour tromper quelqu'un qui n'est pas du pays » (Gautier, 2008 : 237). Avec encore plus d'assurance, Edmondo de Amicis - qui a passé des heures à observer « toutes les chaussures de la terre » qui défilent devant ses yeux - parvient à dresser une typologie des populations de Constantinople en fonction de la couleur de leurs chaussures : « babouches jaunes de Turcs, rouges d'Arméniens, bleues de Grecs, noires d'Israélites » (Amicis, 2005 : 30).

Cette riche mosaïque ethnique, religieuse et linguistique est surtout décrite à des moments marquants de la vie publique comme, par exemple, les grandes fêtes religieuses ou encore les spectacles en plein air comme le très populaire théâtre de Karagheuz (le Polichinelle turc). Enfin, certains lieux de transit sont aussi

surreprésentés dans cette mise en scène littéraire du cosmopolitisme stambouliote : l'échelle de Tophané d'où arrivent et repartent les voyageurs, la Grande avenue de Péra (renommée depuis avenue Istiklal) et surtout le pont de Galata reliant les quartiers européens à la vieille Stamboul. Ainsi, après une visite décevante dans le Grand Bazar, à ses yeux contaminé par les plus horribles tissus aux couleurs criardes fabriqués dans les grandes usines textiles de l'Angleterre et du Nord de la France, Gautier retrouve le sourire lorsqu'il se rend à Tophané pour une soirée de Ramadan. Enchanté par ce « plus amusant carnaval qu'on puisse imaginer » en raison de sa « plus grande variété de costume », Gautier offre alors à ses lecteurs l'un de ses plus longs récits dont la probité descriptive a scellé sa célébrité littéraire (Gautier, 2008 : 122). Il décrit alors, pêle-mêle, « les Bulgares avec leur grossier sayon », « les Circassiens à la taille svelte et à la poitrine évasée », « les Géorgiens à la courte tunique serrée d'un cercle de métal », « les Arnauts [les Albanais] portant une veste brodée et sans manche », « les Juifs désignés par leur robe fendue », « les Grecs des îles avec leurs immenses Grègues », « les Persans au grand bonnet d'agneau d'Astracan », « les Syriens reconnaissables à leur mouchoir rayé d'or », « les Turcs de la réforme en redingote droite et en fez rouge » qui se différencient des « vieux Turcs au turban évasé » ainsi que « les femmes turques drapées du yachmack blanc » qui les distingue des « Arméniennes moins sévèrement voilées, vêtues de violet et chaussées de noir » (ibid.). Camarade de lycée de Gautier, Nerval a lui aussi succombé au charme cosmopolite de la grande cité ottomane. De passage dans « un village entièrement grec » [San Dimitri] lors de l'une de ses innombrables pérégrinations urbaines, le grand poète de la bohème finit par entrer avec son guide dans un casino, en fait un tripot, où les visiteurs s'adonnent aux jeux d'argent (Nerval, 1998 : 596). Alors qu'il traverse cette demeure, Nerval relève dans une troisième pièce qui attire son attention la présence de quatre femmes non musulmanes assises côte à côte sur un divan. Émerveillé par cet « échantillon parfait des quatre nations féminines qui composent la population byzantine » (Nerval, 1998 : 601), Nerval distingue d'abord, au milieu du divan, une Circassienne qu'il reconnaît à ses « grands yeux noirs » et à « son nez aquilin » ainsi qu'à son « costume, aussi brillant que gracieux » (Nerval, 1998 : 599). Juste à côté d'elle, est assise « une Arménienne, dont le costume, moins richement barbare, rappelait davantage les modes actuelles de Constantinople » (Nerval, 1998 : 600). Nerval reconnaît ensuite, placée à côté de l'Arménienne, une Juive couverte d'une « espèce de bonnet blanc » et habillée dans un « costume plus sévère » composé de « deux tuniques superposées, celle de dessus s'arrêtait à la hauteur du genou ; les couleurs en étaient plus amorties, et les broderies d'un éclat moins vif que celles portées par les autres femmes » (ibid.). Finalement la quatrième et dernière femme « assise à l'extrémité du divan, était une jeune Grecque blonde » portant

un *taktikos* (un bonnet traditionnel à pompon rouge et glands d'or qui avait en fait déjà disparu à l'époque où Nerval visita Constantinople) (Nerval, 1998 : 601). Si les grandes fêtes religieuses comme le Ramadan sont des moments privilégiés pour décrire les aspects les plus vibrants et colorés de la vie stambouliote, il est aussi possible de profiter au quotidien de ce superbe spectacle de rue en se rendant dans le principal lieu de transit qui relie la nouvelle ville européenne à l'ancien quartier historique des mosquées. C'est indiscutablement Amicis qui a donné la description la plus détaillée et inspirée de cette « mosaïque changeante de races et religions » ainsi que de la « fabuleuse confusion » régnant à tout moment de la journée sur ce pont flottant de Galata (Amicis, 2005 : 28). Amicis décrit alors avec précision « la Grecque avec sa calotte rouge », la Maltaise dans sa « faldetta noire » ainsi que la juive dans son ancien « costume de la Judée » ou encore « l'Arménienne de Trébizonde toute noire et voilée comme une apparition funèbre » (ibid.).

C'est une mosaïque changeante de races et de religions qui se compose et se décompose continuellement avec une rapidité que l'œil peut à peine suivre (ibid.).

La description de cette Babel levantine offerte par Amicis est très certainement celle qui résume le mieux ce mélange d'admiration et de répulsion. Si le panorama Constantinople représente indéniablement « le plus beau spectacle de la terre », l'écrivain italien perçoit néanmoins cette belle cité comme « une ville monstrueuse et éparpillée » qui s'apparente négativement à un « labyrinthe de fourmilières humaines » offrant un « mélange inouï de civilisation et de barbarie » (Amicis, 2005 : 22). Très rapidement, sa description initiale de Constantinople comme une « mosaïque changeante de races et de religions » accueillant une grande « variété des nationalités et des religions » perd de sa neutralité et laisse transparaître une vision beaucoup plus sombre du cosmopolitisme levantin (Amicis, 2005 : 30). La « foule confuse de Grecs, de Turcs et d'Arméniens » se transforme alors en une inquiétante « mascarade de peuples » qui « défile avec toutes ses misères, toutes ses folies » (Amicis, 2005 : 37) : « c'est un pèlerinage de peuples en décadence et de races avilies » (ibid.).

L'ambivalence du regard orientaliste sur le cosmopolitisme levantin : entre dénigrement et éloge

Si les principaux écrivains du dix-neuvième siècle ont accordé une place considérable à la mosaïque levantine dans leurs descriptions de Constantinople, leur sentiment à l'égard de ces minorités religieuses semble osciller en permanence entre l'attraction et la répulsion, entre l'éloge et le dénigrement. Certains auteurs,

comme Charles Bigot, voient en effet dans ce cosmopolitisme le signe incontestable d'une décadence tant physique que morale de l'Empire ottoman. Tout en reconnaissant la beauté du panorama de Constantinople qu'il assimile à « un décor de féerie d'une magnificence sans égale », Bigot ne peut s'empêcher de signaler que l'enchantement causé par l'insurpassable beauté panoramique est brutalement anéanti dès que l'on pénètre dans la ville et que l'on découvre la population qui y vit (Bigot, 1886 : 264). Au contact de cette mosaïque humaine, Bigot est finalement horrifié par la misère et la décadence d'une ville où « la malpropreté morale y surpasse encore peut-être la malpropreté physique » (ibid.). Médecin de formation et non écrivain professionnel, Camille Allard est lui aussi partagé entre l'éloge du panorama féérique de Constantinople et la critique condescendante de sa population. Catholique fervent et fier de la prétendue supériorité civilisationnelle de la France, « fille aînée de l'Eglise », il fait aussi un éloge appuyé de la beauté exotique de Constantinople tout en méprisant ouvertement sa « population si mêlée, si bariolées de l'Orient » (Allard, 1864 : 219). Alors qu'il se promène dans le Grand Bazar, Allard décrit avec férocité la foule des passants qui « s'accostent, se pressent et se poussent » autour de lui (ibid.). Après avoir noté « la face grave et stupide du Musulman », il s'en prend au Juif et à son « œil faux » (ibid.). Peu impressionné par « l'air dédaigneux et satisfait » de l'Anglais, il se montre cependant plus clément avec « le Grec à la moustache noire et au regard fier » (ibid.). Seul le Français, avec son « regard ferme et souriant », semble être finalement digne de respect (ibid.). Tout comme Bigot et Allard, Auguste de Forbin est profondément troublé par le contraste entre la beauté extérieure de Constantinople et sa décadence intérieure. Convaincu de la supériorité civilisationnelle de l'Occident sur tous les peuples de l'Orient, il décrit alors la mosaïque levantine en exprimant son indifférence à l'égard du Musulman, son admiration pour le Grec mais aussi sa condescendance hautaine pour le Juif et son mépris doublé de méfiance à l'encontre de l'Arménien :

J'ai vu dans cette ville singulière des palais d'une admirable élégance, des fontaines enchantées, des rues sales et étroites, des baraques hideuses et des arbres superbes. Partout le Turc me coudoyait, le Juif se prosternait devant moi, le Grec me souriait, l'Arménien voulait me tromper. Partout enfin on dansait et on mourrait autour de nous (Forbin, 1819 : 44).

Si, ces écrivains ont perçu le cosmopolitisme levantin comme le signe d'une décadence morale ou encore d'un avilissement civilisationnel de l'Orient, les plus grands écrivains orientalistes du dix-neuvième siècle, à l'exception notoire de Chateaubriand, ont vu au contraire dans cette forte présence levantine la preuve irréfutable d'une grande tolérance politique et religieuse de la part de l'Empire ottoman. Trois ans après son séjour à Constantinople, Gautier est revenu dans sa

préface de 1855 à *La Turquie pittoresque* de W. Duckett sur ce miracle levantin. Gardant un souvenir enchanté des Turcs « pleins de bonhomie et de simplicité » qu'il a croisés tout au long de son séjour à Constantinople (Gautier, 2013 : 89), il s'insurge contre les auteurs islamophobes qui ont colporté les histoires les plus faussement malveillantes sur le prétendu « fanatisme musulman » (Gautier, 2013 : 88). « Située providentiellement entre l'Europe et l'Asie », Constantinople serait au contraire, aux yeux de Gautier, la ville de la plus grande tolérance religieuse car « les Turcs, quoique se croyant en possession de la vraie foi, n'ont pas d'aversion pour les religions différentes de la leur » (Gautier, 2013 : 89). Alors qu'un Turc, habillé dans son sublime costume traditionnel « se promenant dans un faubourg de Paris » ne serait point « à l'abri des railleries grossières », Gautier estime qu'un Européen portant son costume national peut se promener en toute liberté dans les rues de Constantinople sans avoir à craindre la moindre insulte ou avanie (ibid.). Contrairement à Gautier qui refuse d'étaler son érudition et choisit de rester à la surface des choses, Lamartine va chercher à expliquer avec plus de profondeur historique cette grande tolérance ethno-religieuse qui caractériserait les Turcs depuis la naissance de l'Empire ottoman. Enfermé dans son cabinet de lecture dès son arrivée à Constantinople, le grand poète romantique se lance dans une longue méditation politique sur le passé mais aussi l'avenir (incertain) de ce grand Empire oriental. Alors qu'il relate dans les moindres détails la chute de Constantinople et la prise de la Basilique Sainte-Sophie le vingt-neuf mai 1453, Lamartine fait un vibrant éloge du conquérant ottoman qui eut la sagesse, une fois qu'il eut mis « pied à terre devant le portail de Sainte-Sophie », de ne « rien détruire » et de se contenter de transformer « l'église en mosquée » (Lamartine, 2011 : 698). Si le Sultan Mahomet II fut indiscutablement l'un des plus illustres conquérants de l'Histoire, il fut aussi un chef éclairé et respectueux des autres cultures et religions. Aux yeux de Lamartine, la présence des minorités chrétiennes qu'il découvre à Constantinople au dix-neuvième siècle est le témoignage de cette ancienne « tolérance religieuse des Turcs » qu'il décrira, à la fin de son récit sur Constantinople, comme un « peuple philosophe » (Lamartine, 2011 : 747). N'abusant point de sa victoire, comme l'aurait probablement fait un empereur croisé, le Sultan a ainsi eu la sagesse de laisser « aux Chrétiens leurs églises et la liberté de leur culte public » et de maintenir « le patriarche grec dans ses fonctions » (Lamartine, 2011: 698). Si Lamartine ne mentionne cette admirable tolérance religieuse des Turcs que dans un long excursus historique, Nerval va lui faire de cette bienveillance turque la trame narrative de son récit viatique dans la capitale ottomane. Comme l'ont remarqué Jean Guillaume et Claude Pichois, « cette tolérance est la note dominante de l'impression que Nerval retire de son séjour et qu'il veut communiquer à ses lecteurs » (Nerval, 1998 : 885). Dès l'introduction du premier chapitre consacré à Constantinople

(« Les Nuits du Ramazan »), Nerval note qu'il est difficile de définir cette « ville étrange » où s'entremêlent « splendeur et misères, larmes et joies » ainsi que « l'arbitraire plus qu'ailleurs, et aussi plus de liberté » (Nerval, 1998 : 566). Mais par-delà ces contradictions apparemment irréconciliables, Nerval ne cache point son admiration pour cette ville qui a permis à « quatre peuples différents » de vivre « ensemble sans trop se haïr » (ibid.). Alors que dans une grande métropole européenne comme Paris la moindre différence régionale est immanquablement un prétexte justifiant la plus grande intolérance, les Turcs, les Arméniens, les Grecs et les Juifs parviennent, dans la capitale ottomane, à se supporter « beaucoup mieux les uns les autres que ne le font, chez nous, les gens de diverses provinces ou de divers partis » (ibid.). Dans l'épisode du casino de San Dimitri que nous avons déjà mentionné, Nerval voit aussi dans la présence hautement symbolique des quatre femmes de confessions différentes assises sur le même divan la preuve indiscutable d'un « mélange de civilisation et de traditions byzantines » rendu possible par « la tolérance des Turcs » dans ce « centre éclatant » d'un monde où l'Orient a appris à vivre harmonieusement avec l'Occident (Nerval, 1998 : 603). Enfin, dans l'avant dernier paragraphe concluant son récit viatique, Nerval résume son voyage en Orient en énumérant ce que chaque pays visité lui a apporté. C'est à Constantinople qu'il a retenu la leçon la plus importante de tout son périple en Orient et qu'il a « compris la grandeur de cette tolérance universelle qu'exercent aujourd'hui les Turcs » (Nerval, 1998 : 790).

Comme Lamartine, Nerval ou encore Gautier le redoutaient, les costumes traditionnels ont bel et bien disparu du paysage urbain de Constantinople au tournant du vingtième siècle. Mais tous ces auteurs ne pouvaient pas encore imaginer que, par-delà cette évolution des pratiques vestimentaires, un bouleversement civilisationnel beaucoup plus profond et brutal allait provoquer l'irréversible disparition de cette ancestrale culture levantine. Suite à la naissance de la République turque sur les cendres de l'Empire ottoman, le cosmopolitisme levantin qui avait singularisé Constantinople dès sa conquête ottomane en 1453 allait effectivement prendre fin. Les quelques statistiques qui sont aujourd'hui disponibles témoignent parfaitement de cette quasi-disparition dans la Turquie moderne des minorités ethniques et religieuses qui étaient l'âme de ce miracle levantin. Dans son essai *La population d'Istanbul depuis un siècle*, article publié en 1943 dans les *Annales Sociologiques*, le sociologue Maurice Halbwachs montre que, en 1848, 42% de la population d'Istanbul était encore non-musulmane. À la même date, les quartiers de Péra et Galata (le cœur de l'actuelle municipalité de Beyoğlu) étaient habités à hauteur de 62% par des minorités religieuses à l'exception de quelques enclaves traditionnellement musulmanes comme Kasimpasa. Si l'on se penche sur les statistiques propres

à la Turquie et non seulement à Constantinople-Istanbul, on prend encore plus conscience de cette inéluctable disparition de la culture levantine dans la nouvelle Turquie née en 1923. En 1914, il y avait environ 1,9 millions de sujets ottomans d'origine grecque vivant sur l'actuel territoire de la Turquie. Suite au processus d'échange de population entre la Grèce et Turquie qui fut institué par le traité de Lausanne, seulement 200 000 Grecs sont restés en Turquie juste après 1923. À la fin des années 1970, cette population était estimée à 15 000 Turcs d'origine grecque. En 2005-2006, ce nombre aurait chuté à hauteur de 2500 (selon l'Organisation Non Gouvernementale *Human Rights Watch*) ou 4000 personnes (selon les statistiques officielles fournies par le gouvernement turc). Si cette communauté grecque de Turquie est aujourd'hui en voie de disparition, la présence de la minorité arménienne orthodoxe se fait elle aussi de plus en plus rare. En 1914, cette population était estimée à un peu moins de deux millions de personnes. Suite aux massacres de 1915, seulement 200 000 Arméniens résidaient encore en Turquie. Aujourd'hui, en l'absence de statistiques fiables, la population arménienne de Turquie est estimée entre 40 000 et 70 000 personnes. Dans le cas de la minorité juive, le déclin est tout aussi réel même s'il est proportionnellement moins marqué que pour les minorités d'origine grecque ou arménienne. Entre 1914 et 2005, le nombre de Juifs vivant en Turquie serait passé de 128 000 à une fourchette estimée entre 20 000 et 27 000 personnes. En résumé, le pourcentage des populations non musulmanes serait passé entre 1914 et 2005 de 19% à 0,2% de la population totale de la Turquie. Loin de se limiter à la seule Turquie, cette disparition des minorités chrétiennes est une réalité dans tous les pays majoritairement musulmans du pourtour méditerranéen et du Moyen-Orient.

C'est paradoxalement au moment où les rives africaine et orientale semblent tourner le dos à ce modèle levantin et se replier derrière ces « identités meurtrières » dénoncées par Amin Maalouf que de nombreux intellectuels et artistes natifs de ces régions cherchent aujourd'hui à se réapproprier cet héritage levantin. Si l'imaginaire méditerranéen s'est initialement construit à l'ombre de l'orientalisme et à partir d'un regard (colonisateur) du Nord sur le Sud, ces auteurs estiment que la reconnaissance du cosmopolitisme levantin pourrait servir de modèle pour reconstruire une méditerranée plurielle, tolérante et ouverte sur ses différences. Suite aux échecs du nationalisme postcolonial et face à la montée des intolérances tant ethniques que religieuses, de nombreux penseurs et écrivains du monde méditerranéen perçoivent aujourd'hui l'imaginaire levantin comme un parfait antidote au choc des dogmatismes et à la guerre des civilisations qui menacent aujourd'hui la Méditerranée. À l'heure où les intégrismes de tout bord légitiment leur hostilité en prônant l'irréductibilité des différences culturelles, un retour à cet idéal levantin

pourrait nous permettre d'envisager un monde meilleur et apaisé. Il s'agit certes d'une utopie. Mais, comme le rappelait Gabriel Audisio à la veille du cataclysme de la deuxième guerre mondiale dans son éloge de la Méditerranée plurielle, l'utopie d'aujourd'hui peut aussi préfigurer des lendemains plus radieux : « utopie si l'on veut. Mais l'utopie du jour, c'est l'oxygène de l'avenir. Et je crois à l'avenir de la Méditerranée, parce que je crois à son génie qui est une valeur éternelle, éternellement créatrice » (Audisio, 1936 : 122). Près d'un siècle plus tard, alors que se profile un nouveau péril civilisationnel à l'horizon des trois rives de la Méditerranée, il n'est peut-être pas inutile de se remémorer les plus belles pages de cette histoire levantine.

Bibliographie

- Allard, C. 1864. *Souvenirs d'Orient : les échelles du Levant*. Paris : Adrien le Clere & Dillet.
- Amicis, E. 2005. *Constantinople*. Istanbul : Ünlem.
- Audisio, G. 1936. *Sel de la mer*. Paris : Gallimard.
- Bergerat, E. 1879. *Théophile Gautier : entretiens, souvenirs et correspondance*. Paris : Charpentier.
- Bigot, C. 1886. *Grèce - Turquie - le Danube*. Paris : Paul Ollendorff.
- Chateaubriand, F.-R. 1967. *Itinéraire de Paris à Jérusalem* dans *Œuvres Romanesque et voyages*, M. Regard éd. Paris : Gallimard, « Pléiade », t.2.
- Forbin, A. 1819. *Voyage dans le Levant en 1817 et 1818*. Paris : Delaunay.
- Gautier, T. 2014. *Constantinople*. Paris : Bartillat.
- Gautier, T. 1991. *Correspondance Générale - 1852-1853 - Tome V*. Genève : Droz.
- Gautier, T. 1880. *Fusains et eaux-fortes*. Paris : Charpentier.
- Gautier, T. 2013. *L'Orient*. Paris : Gallimard.
- Halbwachs, M. 1943. « La Population d'Istanbul depuis un siècle ». *Annales sociologiques* - volume 3-4, p.16-43.
- Lamartine, A. 2011. *Un voyage en Orient*. Paris : Gallimard.
- Maalouf, A. 1998. *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset.
- Nerval, G. 1998. *Voyage en Orient*. Paris : Gallimard.